

Cellule génératrice : une grande pièce nue, presque sans meubles, dans une casbah des premiers contreforts de l'Atlas, à proximité de Marrakech. Des ouvertures de dimensions réduites donnent de différents côtés, fermées par des volets de bois, peut-être à l'Andalouse. Une des parois, dépourvue de la moindre fenêtre, est peinte en blanc cru et sert d'écran pour projeter des diapositives.

Un Européen d'une quarantaine d'années travaille sur une table basse de dimensions importantes où sont étalés des documents (reproductions de tableaux, livres, manuscrits divers). L'homme, appelons-le John, est assis sur un pouf de cuir. L'ensemble donne l'impression d'un confort très rudimentaire. Mais il y a l'électricité et l'appareil de projection est assez perfectionné, donnant une image brillante en dépit de la médiocrité de l'écran. Dehors, la nuit commence à tomber.

John est éclairé dans son travail par une forte lampe de bureau, très directionnelle, à bras articulé. Il compulse des papiers, puis se remet à écrire, à la main, avec un stylographe traditionnel, probablement défectueux, car il le trempe quelquefois dans un encrier. On entend, venant du dehors, des cris d'enfants qui jouent, mais pas très proches, puis un appel de muezzin pour la prière du soir, et d'autres sons constituant une sorte de rumeur arabe, paisible et quotidienne.

John s'interrompt dans son écriture pour réfléchir un moment. Il appuie sur le bouton d'un boîtier de commande qui en même temps éteint la lampe de travail et allume l'écran, où défilent, sur un rythme assez rapide, des images de cavaliers arabes, de chevaux, de paysages marocains, etc. Le tout est constitué de croquis et peintures du siècle dernier, où l'on reconnaît en particulier des Delacroix, plus ou moins célèbres. Certains semblent retenir davantage l'attention de John, qui, visiblement, a souvent regardé ce matériel, le sujet sans aucun doute du texte qu'il est en train de rédiger.

Arrive à ce moment de l'extérieur un bruit beaucoup plus net et proche que les autres : un

trot de cheval sur les pavés de la ruelle, qui paraît s'arrêter au pied même de la maison de John. Celui-ci tend l'oreille et perçoit un bref dialogue entre deux voix de femmes, en arabe. Il éteint son projecteur et va jusqu'à la fenêtre d'où lui semblent venir ces sons qui l'intriguent. En se penchant, il aperçoit une cavalière aux cheveux blonds, dont il ne voit pas le visage, qui exécute une demi-volte pour redescendre la ruelle. Vêtue d'un costume de fantaisie, vaguement marocain, il s'agit visiblement d'une Européenne. Le spectateur pensera ensuite que cette jeune femme pouvait être Leïla, et plus tard la Gradiva.

John retourne à sa table et remet son projecteur en marche. Les nouvelles images sont la suite des précédentes, mais maintenant se mêlent aux chevaux et cavaliers de plus en plus fréquentes représentations féminines, comme si elles se trouvaient induites par l'apparition de Leïla sur sa monture dans la ruelle nocturne (sous l'éclairage incertain d'un lampadaire, municipal ou appartenant au portail de la bâtisse où habite John). Ces dessins et peintures prennent même un caractère progressivement érotique et, dans ce cas, le regard de John s'y attarde plus longuement. Cet effet